

ANNEXE 2 – CORPUS

Présentation du corpus (rappel)

Le corpus présenté en *Annexe 2* est composé d'extraits du roman *Au Bonheur des Dames* d'Émile Zola et de leurs versions simplifiées. Trois versions sont distinguées :

- **VO** : version originale (Émile Zola) ;
- **VE** : version éditoriale simplifiée (CLE International) ;
- **VIA** : version générée par intelligence artificielle (Chat GPT).

Les références complètes des sources sont précisées dans le **Chapitre 2 : Méthodologie** et dans la **Bibliographie**.

Extrait 1 – La chambre de Denise et sa préparation pour le travail

VO1 : "C'était une étroite cellule mansardée, ouvrant sur le toit par une fenêtre à tabatière, meublée d'un petit lit, d'une armoire de noyer, d'une table de toilette et de deux chaises. Vingt chambres pareilles s'alignaient le long d'un corridor de couvent, peint en jaune ; et, sur les trente-cinq demoiselles de la maison, les vingt qui n'avaient pas de famille à Paris couchaient là, tandis que les quinze autres logeaient au-dehors, quelques-unes chez des tantes ou des cousines d'emprunt. Tout de suite, Denise ôta la mince robe de laine, usée par la brosse, raccommodée aux manches, la seule qu'elle eût apportée de Valognes. Puis, elle passa l'uniforme de son rayon, une robe de soie noire, qu'on avait retouchée pour elle, et qui l'attendait sur le lit. Cette robe était encore un peu grande, trop large aux épaules. Mais elle se hâtait tellement, dans son émotion, qu'elle ne s'arrêta point à ces détails de coquetterie. Jamais elle n'avait porté de la soie. Quand elle redescendit, endimanchée, mal à l'aise, elle regardait luire la jupe, elle éprouvait une honte aux bruissements ta pageurs de l'étoffe." (182 mots)

(Chapitre 4, p141-142)

VE1 : "Elle s'installe dans une des chambres où dorment les vendeuses qui n'ont pas de famille à Paris. La pièce est petite, sous les toits. Dedans, un petit lit, une armoire, deux chaises et une table pour faire sa toilette. Denise enlève sa robe de laine usée et met la robe

de soie noire que portent toutes les vendeuses. Elle est gênée car elle n'a jamais mis de soie. Elle ne s'aperçoit pas que la robe est trop grande." (78 mots)

(Chapitre 2, p14)

VIA1 : "La chambre était petite, sous le toit, avec une petite fenêtre. Il y avait un petit lit, une armoire, une table et deux chaises. Vingt chambres comme celle-ci étaient dans un long couloir jaune. Vingt jeunes femmes qui n'avaient pas de famille à Paris dormaient là. Les autres habitaient chez des tantes ou des cousines. Denise a enlevé sa robe de laine, la seule qu'elle avait apportée de Valognes. La robe était vieille et usée. Puis elle a mis l'uniforme de son travail : une robe de soie noire qui l'attendait sur le lit. La robe était un peu grande aux épaules. Mais Denise était très émue et elle n'a pas pensé à ces détails. Elle n'avait jamais porté de soie. Quand elle est redescendue, elle était mal à l'aise. Elle regardait sa jupe brillante et elle avait un peu honte du bruit de la soie quand elle marchait." (149 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 2 – L'organisation du magasin et la stratégie de séduction des clientes

VO2 : "Déjà, voulant éviter la fatigue des étages aux dames délicates, il avait fait installer deux ascenseurs, capitonnés de velours. Puis, il venait d'ouvrir un buffet, où l'on donnait gratuitement des sirops et des biscuits, et un salon de lecture, une galerie monumentale, décorée avec un luxe trop riche, dans laquelle il risquait même des expositions de tableaux. Mais son idée la plus profonde était, chez la femme sans coquetterie, de conquérir la mère par l'enfant ; il ne perdait aucune force, spéculait sur tous les sentiments, créait des rayons pour petits garçons et fillettes, arrêtaient les mamans au passage, en offrant aux bébés des images et des ballons. Un trait de génie que cette prime des ballons, distribuée à chaque acheteuse, des ballons rouges, à la fine peau de caoutchouc, portant en grosses lettres le nom du magasin, et qui, tenus au bout d'un fil, voyageant en l'air, promenaient par les rues une réclame vivante !" (155 mots)

(Chapitre 9, p325)

VE2 : "Le magasin est devenu la cathédrale du commerce moderne. Mouret l'a construite pour ses clientes. Il a fait installer deux ascenseurs, un buffet, et un salon où l'on peut

s'asseoir et lire. Pour attirer la mère, il a créé des rayons pour les enfants et offre aux bébés des images et des ballons." (53 mots)

(Chapitre 4, p31)

VIA2 : "Il voulait aider les dames fatiguées. Alors, il a installé deux ascenseurs avec du velours. Puis, il a ouvert un buffet où les clients recevaient gratuitement des sirops et des biscuits. Il a aussi ouvert un salon de lecture et une grande galerie avec des tableaux. Mais son idée la plus importante était de toucher les mères par leurs enfants. Il a créé des rayons pour les petits garçons et les petites filles. Il arrêtaient les mamans et donnait aux bébés des images et des ballons. Chaque cliente recevait un ballon rouge avec le nom du magasin. Les enfants tenaient le ballon dans la rue, et le ballon faisait de la publicité pour le magasin."

(115 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 3 – Les innovations humanitaires d'Octave Mouret

VO3 : "Ensuite, on installa une salle de jeu pour les commis, deux billards, des tables de trictrac et d'échecs. Il y eut des cours le soir dans la maison, cours d'anglais et d'allemand, cours de grammaire, d'arithmétique, de géographie ; on alla jusqu'à des leçons d'équitation et d'escrime. Une bibliothèque fut créée, dix mille volumes mis à la disposition des employés. Et l'on ajouta encore un médecin à demeure donnant des consultations gratuites, des bains, des buffets, un salon de coiffure. Toute la vie était là, on avait tout sans sortir, l'étude, la table, le lit, le vêtement. Le Bonheur des Dames se suffisait, plaisirs et besoins, au milieu du grand Paris, occupé de ce tintamarre, de cette cité du travail qui poussait si largement dans le fumier des vieilles rues, ouvertes enfin au plein de soleil." (136 mots)

(Chapitre 12, p476-477)

VE3 : "Maintenant, il y a aussi des cours du soir : d'anglais, d'allemand, de grammaire, de mathématique, de géographie. Une bibliothèque est installée. Il y a aussi un médecin et un salon de coiffure. À présent, les gens qui travaillent dans le magasin peuvent tout y faire."

(46 mots)

(Chapitre 5, p44)

VIA3 : “On a installé une salle de jeu pour les commis, avec des billards et des tables pour jouer. Le soir, il y avait des cours dans la maison : anglais, allemand, grammaire, mathématique et géographie. Il y avait aussi des leçons d’équitation et d’escrime. On a créé une bibliothèque avec beaucoup de livres pour les employés. Il y avait aussi un médecin qui donnait des consultations gratuites, des bains, des buffets et un salon de coiffure. Les employés avaient tout sur place : étudier, manger, dormir et s’habiller. *Le Bonheur des Dames* était comme une petite ville de travail au milieu du grand Paris.” (104 mots)
(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 4 – L’exposition de blanc et l’effet visuel spectaculaire

VO4 : "Ce qui arrêtaient ces dames, c’était le spectacle prodigieux de la grande exposition de blanc. Ensuite, les galeries s’enfonçaient, dans une blancheur éclatante, une échappée boréale, toute une contrée de neige, déroulant l’infini des steppes tendues d’hermine, l’entassement des glaciers allumés sous le soleil. On retrouvait le blanc des vitrines du dehors, mais avivé, colossal, brûlant d’un bout à l’autre de l’énorme vaisseau, avec la flambée blanche d’un incendie en plein feu. Rien que du blanc, tous les articles blancs de chaque rayon, une débauche de blanc, un astre blanc dont le rayonnement fixe aveuglait d’abord, sans qu’on pût distinguer les détails, au milieu de cette blancheur unique. [...] À gauche, la galerie Monsigny allongeait les promontoires blancs des toiles et des calicots, les roches blanches des draps de lit, des serviettes, des mouchoirs ; tandis que la galerie Michodière, à droite, occupée par la mercerie, la bonneterie et les lainages, exposait des constructions blanches en boutons de nacre, un grand décor bâti avec des chaussettes blanches, toute une salle recouverte de molleton blanc, éclairée au loin d’un coup de lumière. Mais le foyer de clarté rayonnait surtout de la galerie centrale, aux rubans et aux fichus, à la ganterie et à la soie. Les comptoirs disparaissaient sous le blanc des soies et des rubans, des gants et des fichus. Autour des colonnettes de fer, s’élevaient des bouillonnés de mousseline blanche, noués de place en place par des foulards blancs. Les escaliers étaient garnis de draperies blanches, des draperies de piqué et de basin alternées, qui filaient le long des rampes, entouraient les halls, jusqu’au second étage ; et cette montée

du blanc prenait des ailes, se pressait et se perdait, comme une envolée de cygnes. Puis, le blanc retombait des voûtes, une tombée de duvet, une nappe neigeuse en larges flocons : des couvertures blanches, des couvre-pieds blancs, battaient l'air, accrochés, pareils à des bannières d'église ; de longs jets de guipure traversaient, semblaient suspendre des essaims de papillons blancs, au bourdonnement immobile ; des dentelles frissonnaient de toutes parts, flottaient comme des fils de la Vierge par un ciel d'été, emplissaient l'air de leur haleine blanche. Et la merveille, l'autel de cette religion du blanc, [...]" (363 mots)

(Chapitre 14, p527-529)

VE4 : "Trois heures sonnent. Il y a foule dans le magasin. [...]"

— Tiens ! dit une dame, on offre des violettes. C'est gentil.

C'est une idée de Mouret. Il a acheté des milliers de petits bouquets de violettes blanches, qu'il donne aux clientes. [...] Il y a déjà les fleurs blanches !" (51 mots)

(Chapitre 6, p49)

VIA4 : "Ces dames s'arrêtaient devant une grande exposition de choses blanches. Partout, on voyait du blanc : des tissus, des draps, des serviettes et des mouchoirs.

À gauche, une galerie montrait des toiles et des draps blancs. À droite, une autre galerie présentait des boutons, des chaussettes et de la laine, tous blancs. Au centre, il y avait des rubans, des gants et de la soie. Les comptoirs disparaissaient sous tous ces objets blancs. Des mousselines blanches montaient autour des colonnes. Les escaliers étaient décorés avec des draperies blanches.

Du plafond, on voyait encore des couvertures, des dentelles et d'autres tissus blancs. Toute la grande salle brillait de blanc." (108 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 5 – Portrait d'Octave Mouret et impression sur Denise

VO5 : "Denise [...] se décidait à faire dans le quartier une promenade d'une demi-heure, lorsque la vue d'un jeune homme, qui arrivait rapidement parla rue Port-Mahon, l'arrêta une minute encore. Évidemment, ce devait être un chef de rayon, car tous les commis le saluaient. Il était grand, la peau blanche, la barbe soignée ; et il avait des yeux couleur de

vieil or, d'une douceur de velours, qu'il fixa un instant sur elle, au moment où il traversa la place. Déjà il entrait dans le magasin, indifférent, qu'elle restait immobile, toute retournée par ce regard, emplie d'une émotion singulière, où il y avait plus de malaise que de charme. Décidément, la peur la prenait, elle se mit à descendre lentement la rue Gaillon, puis la rue Saint-Roch, en attendant que le courage lui revînt. C'était mieux qu'un chef de rayon, c'était Octave Mouret en personne." (143 mots)

(Chapitre 2, p69-70)

VE5 : "Elle décide d'aller faire un tour quand elle aperçoit un jeune homme. C'est sans doute un chef de rayon, car tous les employés le saluent. Il est grand, la peau blanche, avec une belle barbe. Ce n'est pas un chef de rayon : c'est Octave Mouret." (46 mots)

(Chapitre 1, p9)

VIA5 : "Denise voulait faire une promenade de trente minutes dans le quartier. Mais elle a vu un jeune homme qui arrivait vite par la rue Port-Mahon et elle s'est arrêtée. C'était un chef, parce que tous les employés le saluaient. Il était grand, avec la peau blanche et la barbe soignée. Il avait des yeux doux, couleur or, et il l'a regardée un moment en traversant la place.

Puis il est entré dans le magasin, sans faire attention à elle. Denise est restée immobile. Ce regard l'a troublée. Elle se sentait plus mal à l'aise que charmée. Elle a eu peur et elle a descendu lentement la rue Gaillon, puis la rue Saint-Roch, pour retrouver son courage. Ce n'était pas seulement un chef de rayon : c'était Octave Mouret." (128 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 6 – Portrait de Denise et de ses frères après quelques années

VO6 : "Les petits, ainsi qu'elle les nommait encore, étaient à cette heure de grands gaillards. Pépé, à douze ans, la dépassait déjà, plus gros qu'elle, toujours muet et vivant de caresses, d'une douceur câline dans sa tunique de collégien ; tandis que Jean, carré des épaules, la dominant de toute la tête, gardait sa beauté de femme, avec sa chevelure blonde, envolée sous le coup de vent des ouvriers artistes. Et elle, restée mince, pas plus grosse qu'une mauvette, comme elle disait, conservait entre eux son autorité inquiète de mère, les traitait

en gamins qu'il faut soigner, reboutonnant la redingote de Jean pour qu'il n'eût pas l'air d'un coureur, s'assurant que Pépé avait un mouchoir propre." (115 mots)

(Chapitre 14, p538-539)

VE6 : "Les petits sont devenus de grands gaillards. Pépé, à douze ans, est déjà plus grand qu'elle. Il est toujours aussi gentil. Jean est très beau, avec ses cheveux blonds. Et elle, toujours très mince, s'en occupe comme s'ils étaient encore petits." (41 mots)

(Chapitre 6, p46)

VIA6 : "Les « petits », comme elle disait encore, étaient maintenant de grands garçons. Pépé, douze ans, était déjà plus grand et plus fort qu'elle. Il parlait peu et aimait les caresses. Jean, large des épaules, était encore plus grand qu'elle. Il avait gardé ses beaux cheveux blonds.

Elle, toujours mince, gardait son autorité de mère. Elle les traitait comme des enfants : elle reboutonnait la veste de Jean et vérifiait que Pépé avait un mouchoir propre." (76 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 7 – La foule de clientes

VO7 : "Enfin, on rouvrit les portes, et le flot entra. Dès la première heure, avant que les magasins fussent pleins, il se produisit sous le vestibule un écrasement tel, qu'il fallut avoir recours aux sergents de ville, pour rétablir la circulation sur le trottoir. Mouret avait calculé juste : toutes les ménagères, une troupe serrée de petites-bourgeoises et de femmes en bonnet, donnaient assaut aux occasions, aux soldes et aux coupons, étalés jusque dans la rue. Des mains en l'air, continuellement, tâtaient « les pendus » de l'entrée, [...]. Il y avait des poussées d'épaules, une bousculade fiévreuse autour des casiers et des corbeilles, où des articles au rabais, dentelles à dix centimes, rubans à cinq sous, jarretières à trois sous, gants, jupons, cravates, chaussettes et bas de coton s'éboulaient, disparaissaient, comme mangés par la foule vorace. Malgré le temps froid, les commis qui vendaient au plein air du pavé, ne pouvaient suffire. Une femme grosse jeta des cris. Deux petites filles manquèrent d'être étouffées. [...] Ces dames, saisies par le courant, ne pouvaient plus reculer. Comme les fleuves tirent à eux les eaux errantes d'une vallée, il semblait que le

flot des clientes, coulant à plein vestibule, buvait les passants de la rue, aspirait la population des quatre coins de Paris. Elles n'avançaient que très lentement, serrées à perdre haleine, tenues debout par des épaules et des ventres, dont elles sentaient la molle chaleur ; et leur désir satisfait jouissait de cette approche pénible, qui fouettait davantage leur curiosité. C'était un pêle-mêle de dames vêtues de soie, de petites-bourgeoises à robes pauvres, de filles en cheveux, toutes soulevées, enfiévrées de la même passion. Quelques hommes, noyés sous les corsages débordants, jetaient des regards inquiets autour d'eux. Une nourrice, au plus épais, levait très haut son poupon, qui riait d'aise. Et, seule, une femme maigre se fâchait, éclatant en paroles mauvaises, accusant une voisine de lui entrer dans le corps." (315 mots)

(Chapitre 9, p331-333)

VE7 : "Enfin, on ouvre les portes du magasin, et une foule de clientes essaie de rentrer. Tout le monde crie, se pousse. Madame Desforges entre. Elle a presque perdu son manteau dans la foule !" (34 mots)

(Chapitre 4, p32)

VIA7 : "Enfin, on a rouvert les portes et les gens sont entrés. Il y avait beaucoup de monde sous le vestibule. Les policiers ont aidé à faire circuler les passants. Mouret avait bien prévu : toutes les femmes voulaient acheter les soldes et les coupons.

Les gens se bousculaient autour des paniers et des casiers. Les articles bon marché disparaissaient vite. Les vendeurs ne pouvaient pas tout servir. Certaines femmes ont crié, et deux filles ont été presque étouffées.

Les femmes avançaient lentement, serrées les unes contre les autres. Quelques hommes regardaient autour d'eux, inquiets. Une nourrice a levé son bébé, et le bébé a ri. Une femme s'est fâchée contre sa voisine." (111 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 8 – La première soirée de Denise : douleur et émotion

VO8 : "Et, le soir, lorsque Denise monta se coucher, elle s'appuyait aux cloisons de l'étroit corridor, sous le zinc de la toiture. Dans sa chambre, la porte fermée, elle s'abandonna sur le lit, tellement les pieds lui faisaient du mal. Longtemps, elle regarda d'un air hébété la

table de toilette, l'armoire, toute cette nudité d'hôtel garni. C'était donc là qu'elle allait vivre ; et sa première journée se creusait, abominable, sans fin. Jamais elle ne trouverait le courage de la recommencer. Puis, elle s'aperçut qu'elle était vêtue de soie ; cet uniforme l'accablait, elle eut l'enfantillage, pour défaire sa malle, de vouloir remettre sa vieille robe de laine, restée au dossier d'une chaise. Mais quand elle fut rentrée dans ce pauvre vêtement à elle, une émotion l'étrangla, les sanglots qu'elle contenait depuis le matin crevèrent brusquement en un flot de larmes chaudes. Elle était retombée sur le lit, elle pleurait au souvenir de ses deux enfants, elle pleurait toujours sans avoir la force de se déchausser, ivre de fatigue et de tristesse." (171 mots)

(Chapitre 4, p180)

VE8 : "Le soir, quand elle monte se coucher, elle a mal aux pieds, au cœur. Elle enlève la robe de soie, remet sa vieille robe de laine, et pleure sur le lit, ivre de fatigue et de tristesse."

(37 mots)

(Chapitre 2, p18)

VIA 8 : "Le soir, Denise est montée se coucher. Elle s'appuyait contre le mur du couloir. Dans sa chambre, la porte fermée, elle s'est laissée tomber sur le lit : ses pieds faisaient très mal. Elle regardait la table et l'armoire. C'était là qu'elle allait vivre. Sa première journée avait été terrible.

Elle a vu qu'elle portait sa tenue de travail en soie. Cela la fatiguait. Elle a voulu mettre sa vieille robe de laine, restée sur une chaise. Quand elle a mis sa robe, elle a pleuré très fort. Elle pensait à ses deux enfants et restait sur le lit, trop fatiguée pour enlever ses chaussures."

(105 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 9 – L'absurdité de l'argent et le chantier de Mouret

VO9 : "A la même minute, en bas, Mouret traversait les magasins. Il avait voulu s'étourdir, en visitant les travaux une fois encore. Des mois s'étaient écoulés, la façade dressait maintenant ses lignes monumentales, derrière la vaste chemise de planches qui la cachait au public. Toute une armée de décorateurs se mettaient à l'œuvre : des marbriers, des faïenciers, des mosaïstes ; on dorait le groupe central, au-dessus de la porte, tandis que, sur l'acrotère, on scellait déjà les piédestaux qui devaient recevoir les statues des villes manufacturières de la France. Du matin au soir, le long de la rue du Dix-Décembre, ouverte depuis peu, stationnait une foule de badauds, le nez en l'air, ne voyant rien, mais préoccupés des merveilles qu'on se racontait de cette façade dont l'inauguration allait révolutionner Paris. Et c'était sur ce chantier enfiévré de travail, au milieu des artistes achevant la réalisation de son rêve, commencée par les maçons, que Mouret venait de sentir plus amèrement que jamais la vanité de sa fortune. La pensée de Denise lui avait brusquement serré la poitrine, cette pensée qui, sans relâche, le traversait d'une flamme, comme l'élancement d'un mal inguérissable. Il s'était enfui, il n'avait pas trouvé un mot de satisfaction, craignant de montrer ses larmes, laissant derrière lui le dégoût du triomphe. Cette façade, qui se trouvait debout enfin, lui semblait petite, pareille à un de ces murs de sable que les gamins bâtissent, et l'on aurait pu la prolonger d'un faubourg de la cité à l'autre, l'élever jusqu'aux étoiles, elle n'aurait pas rempli le vide de son cœur, que seul le « oui » d'une enfant pouvait combler.

Lorsque Mouret rentra dans son cabinet, il étouffait des anglots contenus. Que voulait-elle donc ? il n'osait plus lui offrir de l'argent, l'idée confuse d'un mariage se levait, au milieu de ses révoltes de jeune veuf. Et, dans l'énervement de son impuissance, ses larmes coulèrent. Il était malheureux." (313 mots)

(Chapitre 12, p481-482)

VE9 : "Au même moment, en bas, Mouret traverse les magasins. Il rentre dans son bureau et il pleure. Que veut-elle ? Il n'ose plus lui proposer de l'argent. Un mariage ? Il ne sait pas. Il pleure. Il est malheureux." (39 mots)

(Chapitre 5, p45)

VIA9 : “Au même moment, en bas, Mouret traversait les magasins. Il voulait se distraire en regardant les travaux. La façade était cachée par des planches. Beaucoup de gens travaillaient : des marbriers, des mosaïstes, des faïenciers. On dorait le groupe au-dessus de la porte et on préparait les statues. Toute la journée, des gens regardaient la façade, curieux.

Mouret pensait à sa richesse avec tristesse. La pensée de Denise lui faisait mal au cœur. Il est parti, triste, sans joie. La façade lui semblait petite. Rien ne remplissait son cœur, sauf le « oui » d’une enfant.

Quand Mouret est rentré dans son cabinet, il avait du mal à respirer. Il n’osait plus donner de l’argent. Il pensait au mariage mais il se sentait perdu. Il a pleuré. Il était malheureux.”
(128 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 10 – Denise : prise de conscience de son amour pour Mouret

VO10 : "La porte refermée, Denise, étonnée du sourire discret de cette femme, ouvrit la lettre. Elle se laissa tomber sur une chaise : c’était une lettre de Mouret, où il se disait heureux de son rétablissement et la priait de des cendre le soir dîner avec lui, puisqu’elle ne pouvait sortir. Le ton de ce billet, à la fois familial et paternel, n’avait rien de blessant ; mais il lui était impossible de se méprendre, le Bonheur connaissait bien la signification vraie de ces invitations, une légende courait là-dessus : Clara avait dîné, d’autres aussi, toutes celles que le patron remarquait. Après le dîner, comme disaient les commis farceurs, il y avait le dessert. Et les joues blanches de la jeune fille étaient peu à peu envahies par un flot de sang.

Alors, la lettre glissée entre les genoux, le cœur battant à coups profonds, Denise resta les yeux fixés sur la lumière aveuglante d’une des fenêtres. C’était un aveu qu’elle avait dû se faire, dans cette chambre même, aux heures d’insomnie : si elle tremblait encore quand il passait, elle savait maintenant que ce n’était pas de crainte ; et son malaise d’autrefois, son ancienne peur ne pouvait être que l’ignorance effarée de l’amour, le trouble de ses tendresses naissantes, dans sa sauvagerie d’enfant. Elle ne raisonnait pas, elle sentait

seulement qu'elle l'avait toujours aimé, depuis l'heure où elle avait frémi et balbutié devant lui. Elle l'aimait lorsqu'elle le redoutait comme un maître sans pitié, elle l'aimait lorsque son cœur éperdu rêvait de Hutin, inconscient, cédant à un besoin d'affection." (257 mots)
(Chapitre 10, p370)

VE10 : "Denise ouvre la lettre et tombe sur une chaise : Mouret l'invite à dîner. Tout le monde sait ce que cela veut dire. Clara a dîné, et toutes les autres. Après le dîner, il y a le dessert... Denise sent son cœur battre très fort. Elle sait à présent qu'elle l'aime et qu'elle l'a toujours aimé." (56 mots)
(Chapitre 4, p34)

VIA10 : "La porte s'est refermée. Denise voyait le sourire de la femme et elle a ouvert la lettre. Elle s'est assise sur une chaise. C'était une lettre de Mouret. Il était content de son rétablissement et il l'a invitée à dîner le soir. Denise savait ce que ces invitations voulaient dire. Les rumeurs disaient que Clara et d'autres filles avaient déjà dîné avec lui. Ses joues devenaient rouges. Elle tenait la lettre sur ses genoux et elle regardait la fenêtre. Elle a compris qu'elle l'aimait depuis toujours, même quand elle avait peur de lui ou pensait à Hutin." (97 mots)
(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 11 – Confrontation avec Mme Desforges et humiliation de Denise

VO11 : "— Voilà, madame, tout ce que je puis faire, dit enfin Denise en se relevant. [...]
— C'est une plaisanterie, mademoiselle. Il va plus mal qu'auparavant... Regardez comme il me bride la poitrine. J'ai l'air d'une nourrice.
Alors, Denise, poussée à bout, eut une parole fâcheuse.
— Madame est un peu forte... Nous ne pouvons pourtant pas faire que madame soit moins forte.
— Forte, forte, répéta Henriette qui blêmissait à son tour. Voilà que vous devenez insolente, mademoiselle... En vérité, je vous conseille de
juger les autres ! [...]"

— Ce qui m'étonne, reprit Henriette, c'est que monsieur Mouret tolère une pareille insolence... Je croyais, monsieur, que vous étiez plus difficile pour votre personnel.

Denise avait retrouvé son calme brave. Elle répondit doucement :

— Si monsieur Mouret me garde, c'est qu'il n'a rien à me reprocher... Je suis prête à vous faire des excuses, s'il l'exige. [...]

— C'est bien, monsieur, s'il faut que je souffre chez moi les insolences de vos maîtresses !... Une fille ramassée dans quelque ruisseau.

Deux grosses larmes jaillirent des yeux de Denise. Elle les retenait depuis longtemps ; mais tout son être défaillait sous l'insulte. Quand il

la vit pleurer ainsi, sans répondre par une violence, d'une dignité muette et désespérée, Mouret n'hésita plus, son cœur allait vers elle, dans une tendresse immense. Il lui prit les mains, il balbutia :

— Partez vite, mon enfant, oubliez cette maison." (226 mots)

(Chapitre 11, p431-432)

VE11 : “— Voilà, madame, c'est tout ce que je peux faire, dit Denise.

— Vous plaisantez, mademoiselle. Le manteau me va plus mal qu'avant. Il me serre la poitrine.

Alors, Denise, épuisée, dit un mot malheureux.

— Madame est un peu forte.

— Forte, répète Henriette. Vous êtes insolente, mademoiselle. Et monsieur Mouret ne dit rien. Je vois, monsieur, je dois supporter les insolences de votre maîtresse ! Une fille ramassée dans un ruisseau...

Deux grosses larmes sortent des yeux de Denise. Quand Mouret la voit pleurer, il lui prend les mains et dit :

— Partez, mon enfant, oubliez cette maison.” (95 mots)

(Chapitre 4, p40)

VIA11 : “Denise a fini son travail et s'est levée. La cliente a dit :

— C'est une plaisanterie. Le vêtement me fait mal. Regardez, il serre ma poitrine.

Denise, fatiguée, a répondu :

— Madame est un peu forte. Nous ne pouvons pas changer cela.

Henriette est devenue très fâchée.

— Vous êtes insolente, mademoiselle ! Je suis surprise que monsieur Mouret accepte cela.

Denise est restée calme. Elle a dit doucement :

— Si monsieur Mouret me garde ici, c'est qu'il n'a rien à me reprocher. Je peux m'excuser s'il le demande.

Henriette a continué :

— Je dois supporter les insolences de vos employées ! Une fille trouvée dans la rue !

Denise a commencé à pleurer. Elle n'a rien dit. Quand Mouret l'a vue ainsi, il a eu beaucoup de tendresse pour elle. Il lui a pris les mains et il a dit :

— Partez vite, mon enfant. Oubliez cette maison.” (148 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 12 – Le licenciement de Denise et sa détresse

VO12 : "— Madame Aurélie ! appela Bourdoncle. [...]

— Mademoiselle Baudu... [...] Passez à la caisse !

La terrible phrase sonna très haut, dans le rayon alors vide de clientes. Denise était demeurée droite et blanche, sans un souffle. Puis, elle eut des mots entrecoupés.

— Moi ! moi !... Pourquoi donc ? qu'ai-je fait ?

Bourdoncle répondit durement qu'elle le savait, qu'elle ferait mieux de ne pas provoquer une explication ; et il parla des cravates, et il dit que ce serait joli, si toutes ces demoiselles voyaient des hommes dans le sous-sol.

— Mais c'est mon frère ! cria-t-elle avec la colère douloureuse d'une vierge violentée.

Marguerite et Clara se mirent à rire, tandis que madame Frédéric, si discrète d'habitude, hochait également la tête d'un air incrédule. Toujours son frère ! c'était bête à la fin ! Alors, Denise les regarda tous : Bourdoncle, qui dès la première heure ne voulait pas d'elle ; Jouve, resté là pour témoigner ; puis, ces filles qu'elle n'avait pu toucher par neuf mois de courage souriant, ces filles heureuses enfin de la pousser dehors. A quoi bon se débattre ? Pourquoi vouloir s'imposer, quand personne ne l'aimait ? Et elle s'en alla sans ajouter une parole,

elle ne jeta même pas un dernier regard, dans ce salon où elle avait lutté si longtemps."

(214 mots)

(Chapitre 6, p254-255)

VE12 : "Ils arrivent aux confections.

—Mademoiselle Baudu, passez à la caisse ! dit Bourdoncle.

— Moi ! Moi ! Pourquoi ? Qu’ai-je fait ?

Bourdoncle répond qu’elle le sait, et il dit que si toutes ces demoiselles voyaient des hommes au sous-sol...

— Mais c’est mon frère ! crie Denise.

Les vendeuses rient. Denise les regarde. Personne ne l’aime. Alors, elle s’en va." (60 mots)

(Chapitre 2, p23)

VIA12 : “— Madame Aurélie ! appelle Bourdoncle. [...]

— Mademoiselle Baudu... [...] Passez à la caisse !

La phrase résonne très fort dans le rayon, où il n’y a plus de clientes. Denise reste droite et très pâle. Elle ne bouge pas.

Puis elle parle avec difficulté :

— Moi ?... Pourquoi ? Qu’est-ce que j’ai fait ?

Bourdoncle répond durement qu’elle le sait. Il dit qu’il ne veut pas expliquer. Il parle des cravates et dit que ce n’est pas bien si les vendeuses voient des hommes dans le sous-sol.

— Mais c’est mon frère ! crie Denise avec colère.

Marguerite et Clara rient. Madame Frédéric secoue la tête : elle ne croit pas Denise.

Denise regarde tout le monde : Bourdoncle, qui ne veut pas d’elle depuis le début ; Jouve, qui est là ; et les vendeuses, qui sont contentes de la voir partir.

Elle comprend que personne ne l’aime. Alors elle part sans parler et sans regarder le magasin où elle a travaillé longtemps.” (164 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 13 – Denise : refus et affirmation de soi

VO13 : "— Vous viendrez, ce soir ? demanda-t-il à demi-voix.

— Non, monsieur, répondit-elle, je ne pourrai pas. Mes frères doivent se trouver chez mon oncle, et j'ai promis de dîner avec eux.

— Mais votre pied ! vous marchez trop difficilement.

— Oh ! j'irai bien jusque-là, je me sens beaucoup mieux depuis ce matin. [...]

— Voyons, si je vous priais... Vous savez dans quelle estime je vous tiens.

Denise garda son attitude respectueuse.

— Je suis très touchée, monsieur, de votre bonté pour moi, et je vous remercie de cette invitation. Mais, je le répète, c'est impossible, mes frères m'attendent ce soir. [...]

— Alors, quand viendrez-vous ? demanda-t-il de nouveau. Demain ?

Cette simple question troubla Denise. Elle perdit un instant son calme, elle balbutia :

— Je ne sais pas... Je ne puis pas...

Il sourit, il essaya de lui prendre une main, qu'elle retira.

— De quoi donc avez-vous peur ?

Mais elle relevait déjà la tête, elle le regardait en face, et elle dit, en souriant de son air doux et brave :

— Je n'ai peur de rien, monsieur... On fait seulement ce qu'on veut faire, n'est-ce pas ?

Moi je ne veux pas, voilà tout ! [...]

Denise, cependant, s'était levée. Mouret lui disait d'une voix basse et tremblante :

— Écoutez, je vous aime... Vous le savez depuis longtemps, ne jouez pas le jeu cruel de faire l'ignorante avec moi... Et ne craignez rien. Vingt fois, j'ai eu l'envie de vous appeler dans mon cabinet. Nous aurions été seuls, je n'aurais eu qu'à pousser un verrou. Mais je n'ai pas voulu, vous voyez bien que je vous parle ici, où chacun peut entrer... Je vous aime, Denise...

Elle était debout, la face blanche, l'écoutant, le regardant toujours en face.

— Dites, pourquoi refusez-vous ?... N'avez-vous donc pas de besoins ? Vos frères sont une lourde charge. Tout ce que vous me demanderiez, tout ce que vous exigeriez de moi...

D'un mot, elle l'arrêta :

— Merci, je gagne maintenant plus qu'il ne me faut.

— Mais c'est la liberté que je vous offre, c'est une existence de plaisirs et de luxe... Je vous mettrai chez vous, je vous assurerai une petite fortune.

— Non, merci, je m'ennuierais à ne rien faire... Je n'avais pas dix ans que je gagnais ma vie. [...]

— Non, non, merci, répondait-elle chaque fois, sans une défaillance." (371 mots)

(Chapitre 10, p403-405)

VE13 : "Mouret regarde Denise.

— Vous viendrez, ce soir ?

— Non, monsieur, répond-elle, je ne pourrai pas. Je dîne avec mes frères chez mon oncle.

— Mais vos pieds !

— Oh, j'y arriverai, je me sens mieux.

Mouret devient pâle.

— Voyons, si je vous priais...

— Je vous remercie, mais c'est impossible, mes frères m'attendent ce soir.

— Alors, quand viendrez-vous ? demande-t-il. Demain ?

La question trouble Denise.

— Je ne sais pas... Je ne peux pas...

Il sourit, il essaie de lui prendre une main, mais elle la retire.

— De quoi avez-vous peur ?

Denise relève la tête, la regarde et dit :

— Je n'ai peur de rien, monsieur. On fait ce qu'on veut, n'est-ce pas ? Moi, je ne veux pas, c'est tout !

— Écoutez, je vous aime, dit Mouret. Vous le savez. Je vous aime, Denise...

Elle l'écoute, le regarde.

— Pourquoi refusez-vous ? Je vous donnerai ce que vous voulez.

— Merci, je gagne maintenant plus d'argent que je n'en ai besoin.

— Mais c'est la liberté que je vous offre, une vie de plaisirs.

— Non, merci. J'ai toujours travaillé." (176 mots)

(Chapitre 4, p35-36)

VIA13 : “— Vous êtes venue ce soir ? a-t-il demandé doucement.

— Non, monsieur. Je n’ai pas pu. Mes frères ont été chez mon oncle et j’ai dîné avec eux.

— Mais votre pied ! Vous avez marché difficilement.

— Oui, mais j’ai pu aller là-bas. Depuis ce matin, je me sentais mieux.

— Venez quand même. Vous savez que je vous respecte beaucoup.

Denise est restée calme.

— Merci, monsieur. Votre invitation m’a touchée. Mais mes frères m’ont attendue ce soir.

— Alors, quand êtes-vous venue ? Demain ?

Cette question a troublé Denise.

— Je ne sais pas... Je n’ai pas pu...

Il a souri et il a essayé de prendre sa main, mais elle a retiré sa main.

— Pourquoi avez-vous peur ?

Elle a levé la tête et elle l’a regardé.

— Je n’ai pas peur, monsieur. On fait seulement ce qu’on veut. Moi, je n’ai pas voulu.

Denise s’est levée. Mouret a parlé d’une voix basse :

— Écoutez. Je vous ai aimée. Vous l’avez su depuis longtemps. Je vous ai respectée. Je vous ai parlé ici, parce que tout le monde pouvait entrer. Je vous ai aimée.

Denise l’a écouté, très pâle.

— Pourquoi avez-vous refusé ? Vos frères ont été une charge pour vous. Si vous avez voulu quelque chose, je l’ai donné.

Elle a répondu :

— Merci. Maintenant, j’ai gagné assez d’argent pour vivre.

— Je vous ai offert une vie libre, avec du plaisir et du luxe. Je vous ai donné une maison et de l’argent.

— Non, merci. Je me suis ennuyée sans travail. J’ai travaillé depuis que j’ai été enfant.

Et chaque fois, elle a répondu :

— Non, merci.” (266 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)

Extrait 14 – Mouret et Denise : déclaration et reconnaissance de l'amour

VO14 : "— Vous êtes toujours résolue à nous quitter ? demanda Mouret, dont la voix tremblait.

— Oui, monsieur, il le faut.

Alors, il lui prit les mains, il dit dans une explosion de tendresse, après la longue froideur qu'il s'était imposée :

— Et si je vous épousais, Denise, partiriez-vous ?

Mais elle avait retiré ses mains, elle se débattait comme sous le coup d'une grande douleur.

— Oh ! monsieur Mouret, je vous en prie, taisez-vous ! Oh ! ne me faites pas plus de peine encore !... Je ne peux pas ! je ne peux pas !...

Dieu est témoin que je m'en allais pour éviter un malheur pareil !

Elle continuait de se défendre par des paroles entrecoupées. N'avait-elle pas trop souffert déjà des commérages de la maison ? Voulait-il donc qu'elle passât aux yeux des autres et à ses propres yeux pour une gueuse ?

Non, non, elle aurait de la force, elle l'empêcherait bien de faire une telle sottise. Lui, torturé, l'écoutait, répétait avec passion :

— Je veux... je veux...

— Non, c'est impossible... Et mes frères ? j'ai juré de ne point me marier, je ne puis vous apporter deux enfants, n'est-ce pas ?

— Ils seront aussi mes frères... Dites oui, Denise.

— Non, non, oh ! laissez-moi, vous me torturez !

Peu à peu, il défaillait, ce dernier obstacle le rendait fou. Eh quoi ! même à ce prix, elle se refusait encore ! Au loin, il entendait la clameur de ses trois mille employés, remuant à pleins bras sa royale fortune. Et ce million imbécile qui était là ! il en souffrait comme d'une ironie, il l'aurait poussé à la rue.

— Partez donc ! cria-t-il dans un flot de larmes. Allez retrouver celui

que vous aimez... C'est la raison, n'est-ce pas ? Vous m'aviez prévenu, je devrais le savoir et ne pas vous tourmenter davantage.

Elle était restée saisie, devant la violence de ce désespoir. Son cœur éclatait. Alors, avec une impétuosité d'enfant, elle se jeta à son cou, sanglota elle aussi, en bégayant :

— Oh ! monsieur Mouret, c'est vous que j'aime !" (323 mots)

(Chapitre 14, p572-573)

VE14 : "— Vous voulez toujours partir ? demande Mouret.

— Oui, monsieur, il le faut.

Alors, il lui prend les mains.

— Et si je vous épousais, Denise ?

Elle enlève ses mains.

— Oh ! Monsieur Mouret, taisez-vous ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas. Non, c'est impossible. Et mes frères ? J'ai juré de ne pas me marier, je ne peux pas vous apporter deux enfants.

— Ils seront mes frères. Dites oui, Denise.

— Non, non, oh ! Laissez-moi !

— Partez donc ! Allez retrouver celui que vous aimez...

Il pleure. Alors le cœur de Denise éclate. Elle se jette à son cou, pleure elle aussi.

— Oh ! Monsieur Mouret, c'est vous que j'aime !" (115 mots)

(Chapitre 6, p52-53)

VIA14 : "— Vous voulez toujours partir ? demande Mouret. Sa voix tremble.

— Oui, monsieur. Je dois partir.

Alors il prend ses mains et dit avec beaucoup de tendresse :

— Denise, si je vous épouse, est-ce que vous partez ?

Mais elle retire ses mains. Elle souffre beaucoup.

— Monsieur Mouret, je vous en prie, ne parlez pas ! Ne me faites pas plus de peine. Je ne peux pas... Je voulais partir pour éviter ce problème.

Elle explique qu'elle a déjà beaucoup souffert des paroles des autres dans le magasin. Elle ne veut pas que les gens pensent qu'elle est une mauvaise femme.

— Non, dit-elle. Je dois être forte. Vous ne devez pas faire cette erreur.

Lui l'écoute et dit avec passion :

— Je veux... je veux vous épouser.

— Non, c'est impossible. Et mes frères ? Je dois m'occuper d'eux. Je ne peux pas me marier.

— Ils seront aussi mes frères. Dites oui, Denise.

— Non... laissez-moi, vous me faites souffrir !

Peu à peu, Mouret perd espoir. Il devient presque fou. Il entend au loin le bruit de ses nombreux employés dans le magasin. Sa grande fortune ne lui apporte pas de bonheur.

Alors il crie en pleurant :

— Partez ! Allez voir l'homme que vous aimez ! C'est pour ça que vous partez, n'est-ce pas ?

Denise est très surprise par son désespoir. Son cœur est plein d'émotion.

Alors elle se jette dans ses bras et pleure aussi. Elle dit :

— Monsieur Mouret... c'est vous que j'aime !" (247 mots)

(OpenAI, ChatGPT, version GPT-4.o, 1 mars 2026)